

12 Oct 1977

En marge du choc Intimistes-Régionalistes

L'électronique entre dans le monde de l'art

Maîtriser une tendance de l'art... autant essayer de canaliser l'Orénoque. Les « têtes » de la biennale de Paris s'étaient efforcé, en 1971, de contenir celle-ci dans les trois thèmes de l'« hyperréalisme » du « concept » et de l'« intervention », ce qui ne dira pas grand-chose aux non-spécialistes. Toujours est-il que cet essai dirigeant échoua. Inaugurée en 1973, la nouvelle formule de la biennale, moins symptomatique des tendances reconnues, s'ouvre davantage à l'originalité. Ce qui fait dire que, « reflet autrefois des sélections déjà établies par les galeries, la biennale d'aujourd'hui voit au contraire les marchands venir à elle pour découvrir les nouveaux talents ». Ainsi joue-t-elle son rôle.

Plus de cinq cents dossiers ont été examinés pour 1977. Ce qui a permis d'inviter cent dix-neuf jeunes artistes à présenter leurs œuvres au palais de Tokyo (musée d'art moderne de la ville de Paris) où se tient l'événement du 17 septembre au 1er novembre.

Les tendances

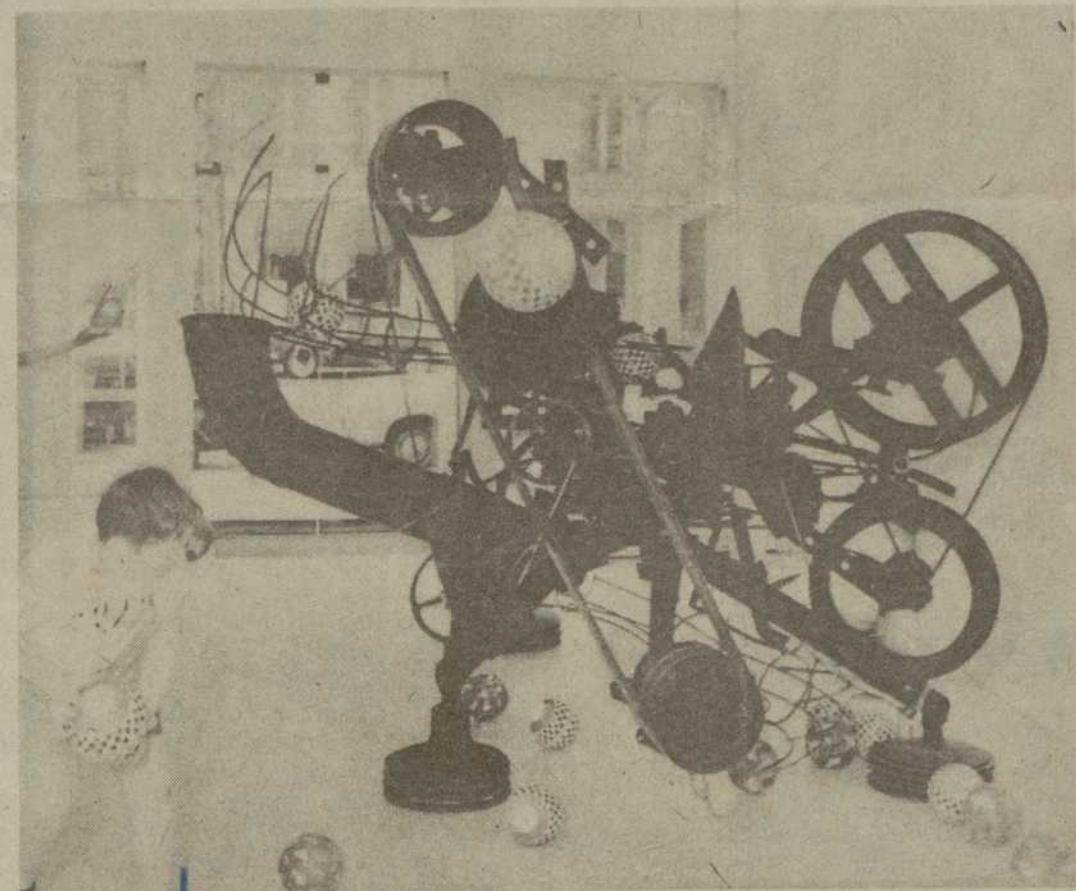
Deux au moins des grands mouvements qui ont marqué l'art depuis la fin des années 60 se retrouvent à la biennale 1977. Il s'agit des tendances dites « nouvelle peinture » (remake de l'abstraction américaine dans ses propositions : monochromie, symétrie, travail en série) et « art post-conceptuel » (œuvres à base de montages, photos, collages, notamment). Puis, viennent les marginaux et même les marginaux des marginaux... ces obsédés de l'évasion, individualistes sans concession brisent les carcans de ce qu'ils appellent « l'art

internationaliste » comme ils repoussent l'ombre de toute appartenance à quelque groupe ou école que ce soit. « Il suffit de les classer pour les mettre en colère » a dit une de leurs égories. On essaie cependant de les identifier en « intimistes » qui font du « moi » un spectacle tantôt exacerbé, tantôt exhibitionniste, tantôt à dessin « emmerdant », et en « régionalistes » qui chantent une atmosphère, un pays, un cadre de vie. On dit à ce sujet beaucoup de bien de certains aquarellistes suisses tels Claude Sandoz et Rolf Winnerwissler, comme de deux groupes américains : californiens et texans.

La « vidéo » en vedette

L'électronique qui met son nez partout dans notre existence ne pouvait pas ignorer l'art. On a maintenant la « vidéo-art » comme mode d'expression double, à savoir : la « vidéo-film » utilisée par les artistes de cette discipline pour répandre leurs idées, les illustrer ou faire un montage selon la tradition cinéma-télé, et la « vidéosculpture » pour laquelle les circuits électroniques interviennent seulement comme créateurs d'éléments plastiques, d'œuvres « originales et éphémères » modifiables même par le public... Pour tout dire, cette double face de l'expression électronique sera le clou de la biennale 1977 qui y consacre une rétrospective et une présentation thématique détaillée.

Les fidèles remarqueront particulièrement cette année, la participation des artistes latino-américains au carrefour d'influences multiples voire contra-



C'est la Biennale de Paris qui révèle Jean Tinguely et ses « sculptures cybernétiques » dont voici un exemplaire : la machine Roto Zaza no 1, qui joue avec des ballons.

(Keystone)

dictoires. Ainsi ressortent-elles à travers les œuvres venues du Mexique, de l'Uruguay, du Venezuela, de Colombie, d'Argentine et du Brésil.

Il est bien vrai qu'il y a à la plus une interrogation de l'art » que des œuvres d'art telles qu'on s'en fait l'image.

M. Goffinet

Xe biennale de Paris. Du 17 septembre au 1er novembre 1977, palais de Tokyo. Musée d'art moderne de la ville de Paris.

A LA Xe BIENNALE DE PARIS

Des artistes soucieux d'ordre

La Biennale de Paris a pour ambition, non pas de présenter un palmarès de ce qui est déjà connu et recensé, mais bien d'offrir un lieu l'exposition et de rencontre aux recherches et aux préoccupations qui agitent dans le monde entier la création artistique. Il ne s'agit pas de prendre la température du marché de l'art, mais bien le pouls de la jeune avant-garde. La Biennale de Paris, au même titre que la Dokumenta de Kassel et la Biennale de Venise, devrait permettre de faire le point sur la création internationale, malgré la part d'arbitraire que peut présenter tout système sélectif quel qu'il soit, y compris celui de la limite d'âge.

Si, par le passé, on a pu, à propos de la Biennale, parler de richesse, de foisonnement, de liberté, de générosité, de prises de position extrêmes et révolutionnaires, voire de désordre, ce n'est pas le cas cette année. Et la première constatation qui s'impose est que, de New York à Tokyo, en passant par Paris et Berlin, les jeunes artistes, semblent pour la plupart plus soucieux de mise en ordre que d'invention, et inscrivent leurs démarches dans les grands courants qui ont dominé la création depuis une dizaine d'années et plus.

Ils sont soit les héritiers des provocations dadaïstes qui abandonnent la peinture au profit du rassemblement de matériaux de toute sorte, soit les descendants de l'art conceptuel, lié essentiellement à la linguistique et qui s'adressent directement à l'intelligence du « regardeur », en refusant toute présentation de prétendues valeurs formelles ; ou encore les « suiveurs » du mouvement abstrait américain qui, sous le nom de *minimal art*, a dépouillé à l'extrême l'art de toutes

significations extravagantes pour s'articuler uniquement sur les figures le plus élémentaires. C'est en particulier le cas en ce qui concerne la peinture représentée à la Biennale : le seul courant non figuratif, « une couleur = une forme = un tableau ».

Plusieurs tendances dominent. Tout d'abord la confrontation qui semble fasciner certains artistes entre deux types d'éléments : ceux qui se trouvent à l'état brut dans la nature et ceux qui sont le produit de l'industrie humaine. Ainsi, le sculpteur nomade américain Canone entreprend un déchiffrement particulier de la nature, et l'ensemble des artistes japonais manifeste une grande intelligence dans la recherche. Qu'il s'agisse de l'impressionnante sculpture de Noriyuki Haraguchi, de la confrontation entre mémoire et perception de Masafumi Matta, ou encore de la mise en évidence de deux espaces, spirituel et matériel, que pratique Chong Jae Kyoo.

La Biennale a d'autre part, cette année, fait une très large place aux performances, à la vidéo et à la

photographie en tant que médecine privilégiée. On assiste alors à un certain nombre de pratiques passionnantes qui vont des recherches purement esthétisantes de John Hilliard aux propos violemment contestataires des Allemands Albrecht D., Renate et Hilmar Liptow ou Dieter Hacker.

Egalement contestataire et fortement marquée par l'engagement politique, l'œuvre du Suédois Anders Aberg, celles du groupe français Untel, qui se livre à un inventaire critique du quotidien, et les travaux des jeunes artistes mexicains, dont la démarche en groupe dénonce l'arbitraire du pouvoir.

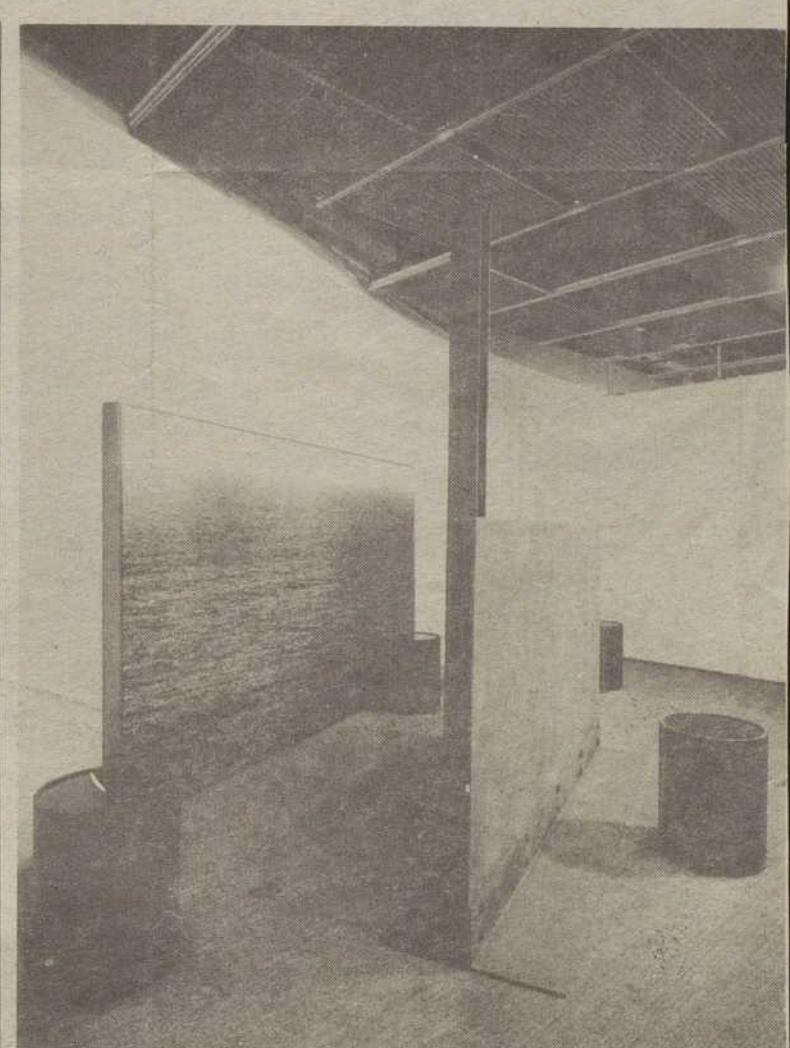
Dans le contre-catalogue qu'ils ont édité et que Gabriel García Marquez préface on peut lire : « Si j'étais peintre (...) je me trouverais de leur côté, car en ces temps funestes pour notre continent où le fascisme avance à pas de géant, on ne peut rien faire qui ne soit d'une manière ou d'une autre politique. »

Une Biennale qu'il faut voir pour ceux qu'elle montre, et la qualité indéniable de certains travaux, et pour ceux qu'elle n'a pas montrés.

Ceux qui, encore inconnus, préparent des œuvres susceptibles de déranger comme de bouleverser notre regard.

Maïten Bouisset

Musée d'Art moderne de la Ville de Paris et Palais de Tokyo, jusqu'au 1er novembre.



André Morain

Situation n° 12, de Masafumi Matta : confrontation entre mémoire et perception